

Ex-patriation

Michel Morin

Volume 49, Number 1-2 (275-276), March 2007

La mort du Québec : pour qui sonne le glas?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22261ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morin, M. (2007). Ex-patriation. *Liberté*, 49(1-2), 103–111.

Ex-patriation

Michel Morin

Le commerce et l'industrie, l'échange des livres et des lettres, la communauté de toute la haute culture, le rapide changement de lieu et de pays, la vie nomade qui est actuellement celle de tous les gens qui ne possèdent pas de la terre — toutes ces conditions entraînent nécessairement un affaiblissement et enfin une destruction des nations, au moins des nations européennes : si bien qu'il doit naître d'elles, par suite de croisements continuels, une race mêlée, celle des hommes européens.

FRIEDRICH NIETZSCHE, *Humain, trop humain*

1. La liberté de la Parole ou la Parole contre la nation

Quoi qu'il en semble, quoi qu'on en pense, plus que jamais, le Grand Processus est en cours. Dans le Grand Cirque impérial déployé à la dimension de la planète, langues, nationalités, religions, cultures s'entremêlent et tendent à s'interpénétrer. Le temps vient où les hommes devront devenir philosophes. Que veut dire devenir philosophe ? Se détacher des *illusions constituées*, trop réelles, qui ont pris pour noms *religions, nations, cultures nationales, idéologies*, traverser l'angoisse de sa différence individuelle et produire son *illusion* propre. « Le philosophe doit vouloir même l'illusion », écrit Nietzsche. Les *cultures nationales* devront se rendre, se réduire de plus en plus à leur *essence* : celle d'*entités spirituelles* écloses à la faveur de certaines conditions et *déposées* dans des œuvres désormais accessibles à tous les *représentants* de ce qui s'appelle *humanité*. Qu'est-ce qu'*humanité* ? Un *risque* et un *péril*, pour répondre encore dans la continuité de Nietzsche. Le risque est celui du dépassement, de l'œuvre advenue, parfois même accomplie, le péril est celui du repli, c'est-à-dire du rabattement sur le *donné* et de la promotion de ce dernier comme vérité occultée qu'il importe de mettre à jour. Le péril est toujours celui de l'*enracinement*, puisque sous les apparences naturalistes du

terme ne se cache jamais que l'adossement à un *donné* qui n'a rien de naturel, mais se trouve au contraire constitué et rehaussé pour les besoins de la *cause*. Quelle cause ? Toujours la même, la cause *identitaire*, cette *identité* idéale qui fut perdue, ou qui est menacée, et qu'une armée de *pompiers* voudrait à tout prix *sauver*. Le prix à payer, sous quelque latitude, est toujours le même : celui de la liberté. Liberté ? dites-vous. Liberté, oui, qui n'est jamais que celle de la conscience qui s'éveille, dit non, puis apprend à dire oui. La conscience est toujours solitaire, unique, songeuse et méditative, elle aspire à l'œuvre comme à son fruit d'élection. C'est toujours elle qu'il faut combattre en la rabattant sur un *donné*, alors même que ce qui la définit, c'est le détachement de tout donné, la tentative de se tenir par elle-même, tel ce frêle roseau évoqué par Pascal. Certes, ce roseau est bien *enraciné* quelque part, il lui faut bien terre et eau pour s'alimenter et survivre. Mais avez-vous déjà réfléchi au *miracle* de ce qui pousse et s'élance à la fois timidement et hardiment vers le ciel ? Y aurait-il quelque vertu germinative inhérente à la graine elle-même (« Si le grain ne meurt... »), sans laquelle, quoi qu'il en soit de la terre et de l'eau, elle ne pousserait pas ? Or, les tenants de la *religion nationale* restent fermés à ce miracle, en quoi se tient le mystère de la vie comme celui de la conscience, ils n'en ont que pour la terre et l'eau, à condition que ce soit eux qui les fournissent. Tout viendrait du *sol* d'où seraient issues les *nations* dont l'existence relèverait de l'*évidence*. Un peu plus, on les verrait marcher dans la rue, tant elles crèvent les yeux.

Mais la parole ? L'idée ? L'œuvre ? Sont-elles issues de la terre *naturellement*, ou, plutôt, ne la défient-elles pas ? Ne défient-elles pas même la *loi de la gravité* ? D'elles-mêmes, elles s'élancent, s'élèvent, ne tendent pas à retomber. Et qu'elles s'élancent ainsi relève toujours du miracle, en ce sens inexplicable, irréductible à des causes, autant *physiques* que sociales, les dépassant et les défiant toutes. Or, toute culture ne tient-elle pas essentiellement à des œuvres qui défient la naturalité et la socialité, mais dont,

par la suite, on pourra se saisir en les *objectivant* pour en faire les *représentantes* de la culture dite *nationale*, qui, pourtant, ne serait rien, sans elles. Cependant, derrière ces prétendues *nations* se cache toujours un État, structure de pouvoir qui n'a rien à voir avec la culture, à moins qu'il ne se trouve porté par quelque génie qui, déjouant les lois de la pesanteur sociale et tous les *préjugés* qui l'accompagnent, traversant, à cheval de *préférence*, tous les territoires étroitement délimités, se jouant des langues et des coutumes en les adoptant toutes au gré de ses humeurs, chercherait à faire exister, tel Alexandre, un État transnational; autrement dit un Empire, anticipation de l'État universel qui transcenderait la réalité des États au profit de l'Idée d'État, qui n'est autre que celle qui permet aux hommes de toute allégeance (religieuse, nationale, linguistique) de coexister dans l'émulation à se dépasser et à se réaliser en tant qu'hommes, c'est-à-dire des êtres de pensée et de parole.

C'est toujours à la Parole qu'on s'en prend pour en finir avec la pensée. Pas étonnant ! La parole est la pensée qui se *montre*, pointe le bout du nez, en toute impertinence. Non, ce n'est pas la *réponse* que vous attendiez, ni le commentaire, ni l'*opinion*, mais un *pas de côté*, une éruption vaine, un aperçu étrange. La beauté est toujours bizarre, disait Baudelaire : on pourrait le dire aussi de la parole, car toute beauté émane de la parole, ce qui, miraculeusement, se détache, s'élance, ose et profère en toute irresponsabilité. C'est toujours à elle qu'on s'en prend, elle qu'on pourchasse, qui n'est jamais *correcte*, jamais *comme il faut*, à moins qu'elle ne répète la vulgate commune, c'est-à-dire le diktat des *faiseurs d'opinion*, valets du pouvoir. Or, tout créateur défie le pouvoir, n'a rien à faire avec lui, au mieux, s'en moque et s'en joue. « Sic transit gloria mundi » : de César reste la *Guerre des Gaules*, d'Alexandre une grande Idée. Chaque fois, saut de l'humain. Et Léonard apparaît, plus que quiconque fils de ses œuvres, traversant pouvoirs et frontières au gré de sa quête ardente. Que l'on pense encore à l'Hadrien et au Zénon de Marguerite Yourcenar ! En ces figures

s'engendre l'humanité, j'allais dire *nouvelle*, mais l'humanité est toujours nouvelle, comme est toujours nouvelle toute parole authentique échappée au roseau pensant.

2. Le Canada français comme *entité spirituelle*

« Le milieu parachève », lit-on dans le Tao. C'est bien la seule vertu qu'on puisse lui reconnaître. Mais elle est importante, ne la négligeons pas. Sans *parachèvement*, la *graine* risque de pourrir en terre avant de s'élancer. Dans cette étrange partie du monde qui s'est mise à s'appeler Québec après que l'eurent ainsi décrété quelques idéologues empressés de récupérer au profit d'un nouveau pouvoir les libertés qui s'exerçaient, les éruptions de paroles qui se multipliaient, le *milieu* est soudain apparu non seulement comme ce qui *parachève*, mais comme ce qui *produit*. L'idéologie s'est avancée sous le masque rassurant (!) de la sociologie. Les philosophes déconnectés du passé ont passé la main aux sociologues *en prise sur le milieu*. La chance d'une pensée libre enfin devenue possible se trouva presque aussitôt confisquée. On se mit à confondre sociologie et philosophie, compte rendu du milieu et pensée libre, recherche du pouvoir et indépendance à l'égard de tout pouvoir. Pourtant, des voix s'étaient élevées à la faveur du relâchement du pouvoir clérical, la pensée commençait à percer, le vieux Canada français commençait à se régénérer, à laisser venir au jour, apparaître, l'essence cachée qu'il couvait depuis longtemps. L'entité spirituelle, à laquelle s'identifie toute vraie culture, advenait à la conscience d'elle-même, non pas *conscience nationale*, ce que, justement, elle avait trop longtemps été, mais conscience d'elle-même comme entité spirituelle irréductible au territoire, aux frontières, au pouvoir politique. Lent processus de maturation¹, timide mais déconcertante éclosion de cette conscience dans les années 1960. Cependant, de nouveaux clercs veillaient l'arme au poing, la haine et le ressentiment fichés

¹ Voir Gérard Bergeron, *Le Canada français après deux siècles de patience*, Paris, Seuil, 1967.

au cœur de leur être, pour empêcher ce qui, enfin, pouvait vraiment faire figure de culture, d'entité spirituelle. On appela Québec le nouveau monstre dont on tentait d'accoucher dans la répudiation de ce qui fut, c'est-à-dire de ce qui avait tenté d'éclore et se mettait à éclore à travers les conditions difficiles d'existence de cette entité incertaine qui s'appelait Canada français. Les nouveaux *justes*, animés du désir d'en découdre avec ce qu'ils ne pouvaient reconnaître, soit l'avènement d'un *esprit* dans des conditions censées l'empêcher (selon la vulgate sociologique socialisante dont ils s'inspiraient), décrétèrent (en leur revue, dite *Parti pris*) l'avènement d'une nouvelle littérature dénommée québécoise qui devait être porteuse de la *nation* de même nom, née des décombres du Canada français. C'était récupérer la parole en train d'advenir, nationaliser en vitesse ce qui s'échappait en tous sens, témoignant, paradoxalement, de la vigueur de l'esprit qui couvait en ce Canada français, supposément arc-bouté contre la modernité. Et si plutôt il s'était agi, d'une manière particulièrement frileuse et méfiante, certes, de donner asile à cette modernité, apprivoisant de l'intérieur la menace qu'elle peut faire porter sur l'humanité et la parole libre ?

De cette rage d'en finir avec l'esprit, la culture, la parole libre, la langue déliée qui la porte, nous sommes aujourd'hui tributaires, condamnés à tourner en rond dans la cage idéologique qu'ils nous ont constituée, à ressasser depuis quarante ans les mêmes *débats* oiseux sur la *nation*, la *société distincte*, la *souveraineté* et autres mantras dépourvus de toute vraie substance, c'est-à-dire de toute pensée. Condamnés aussi à nous mouvoir parmi des *œuvres* de qualité douteuse, écrites dans une langue à l'avenant, puisque dépourvue de tout véritable ancrage culturel, c'est-à-dire spirituel. En liquidant le Canada français en un geste qui ressemble à la liquidation du Cambodge par les *polpotistes*, c'est non seulement l'ancrage *canadien* de cette culture qu'on s'est trouvé à liquider (seul ancrage historique dont elle puisse se réclamer : l'*aventure* a commencé sous le nom de Canada et s'est ensuite toujours

poursuivie sous ce nom), mais c'est aussi l'ancrage français qui s'est trouvé largué. L'entité spirituelle Canada français se réclamait d'une double continuité : celle du pays fondé, inventé au XVII^e siècle, et celle de la langue française, en tant que modalité d'advenue à la parole de cette aventure. Dans les deux cas, c'est l'allégeance et la fidélité à un idéal qui se trouvaient affirmées. Qu'à la faveur de plusieurs circonstances difficiles, voire contraignantes (qui sont loin de se résumer en ce mot passe-partout de Conquête, par ailleurs fort discutable : *conquête* ou *cession*, pourrait-on se demander, interrogeant plus encore l'attitude de la France que celle de l'Angleterre), cet idéal ait été amené à se figer ne saurait en rien justifier sa liquidation au nom d'une entité improbable (Québec !), surgie de nulle part, sans histoire ni esprit, mais conçue *sur mesure* pour favoriser un projet idéologico-politique consistant à confisquer la structure étatique québécoise à son profit.

3. Le pays de la Parole

Or, est-il d'autre *nation*, d'autre *lieu de naissance*, d'autre *langue maternelle* que ceux que *chacun*, face à son destin d'être, de s'épanouir et de mourir, *s'invente* à travers l'*œuvre*, quelle qu'elle soit, à laquelle il donne naissance, après s'être arraché par ses propres moyens (actes et idées) au sein maternel et national, en accédant à *la langue qui dit* (énonce, profère, affirme), par-delà celle qui mé-dit (ressasse et répète) ? Le *national*, le *lieu natif*, celui de la naissance véritable de l'individu, c'est-à-dire de l'être vraiment humain, n'est jamais celui qui lui est donné, légué par l'histoire ou la société, mais celui qu'il fait être après s'en être détaché, la *manière* dont il s'en détache, son *style* propre étant ce qui le distingue, ce à quoi il donne naissance en vertu de ses dispositions propres.

La scène dite *nationale* n'est de plus en plus qu'une scène de comédie où se produisent humoristes, travestis (de toute espèce) et autres *morning men* en mal de public. Sous l'effet de

la *mondialisation* en cours, c'est-à-dire de la domination mondiale de la technique, les *scènes nationales* ne sont plus que de vagues décalques de ce qu'elles furent ou tentèrent d'être. Tout *esprit*, s'il les visita jamais, les a quittées et ne survit plus que dans les œuvres qu'elles tenteront de s'accaparer à leur profit. Le vrai travail historique en cours, plus que jamais, est un travail d'*ex-patriation*, c'est-à-dire de lente et angoissante extraction des individus de ces moules faussement paternels et profondément maternisants que furent les nations, non tant pour s'en remettre aux mains d'autres nations ou patries constituées que pour *accoucher de soi-même* (devenant *Père* de soi-même par la force de l'arrachement au tissu maternisant du *nous autres* national, où tous, parlant la *même langue*, se comprennent *sans effort*) et pour accéder à la *langue qui dit*, qui *parle bien*, à l'*acte qui accomplit* réellement (plutôt que cet *acte* salvateur invoqué au fil d'incantations ressassantes, qui témoignent autant de l'impuissance à dire que de l'impuissance à agir : « Mort à l'ennemi », aux « Anglais », au « fédéral », aux « Américains » et autres épouvantails de l'impuissant qui se refuse à *risquer* sa vie — son être agissant et parlant — hors des ghettos nationaux). *Père* de soi-même par cette puissance *effectivement exercée* pour elle-même, au nom de celui qui l'exerce (et non au nom de quelque *nous* occulte, porté par un mouvement, un parti, une idéologie), et *Mère* de soi-même par les fruits engendrés, les rejets signifiants produits, les œuvres de l'esprit, qu'elles soient en actes ou en paroles ou les deux, indissociablement. « Je m'arrache à moi-même (le donné, le transmis, le déjà là) pour advenir à moi-même comme autre à travers mes œuvres. »

Tel serait, tel sera le mot d'ordre de l'individu émancipé de l'avenir, fièrement ex-patrié, ayant fait, dans le sillage de sa nature propre, le choix de son expérience et de sa vie comme *aventure* singulière, de *sa* langue et de *sa* culture, ordonnées à ce qu'il cherche à dire ; trouvant en lui-même sa *patrie* ; la nourrissant désormais des œuvres de toutes ces *entités spirituelles* auxquelles

se trouveront enfin ramenées les anciennes *cultures nationales*, formations hybrides d'*esprit* et de *matière* ordonnées par l'État en vue de ses fins propres; et luttant pour sa reconnaissance par les autres hommes, de quelque *pays* qu'ils soient. L'universalité de l'avenir ne saurait être celle d'aucun pays en particulier, quelle qu'en soit la puissance, d'aucune langue en particulier, d'aucune *nation*, le régime national ayant historiquement échoué à porter l'homme au-delà de lui-même, travestissant l'universalité en particularités exacerbées, confondant culture et puissance économique ou militaire. De même que les Églises n'ont de salut que dans le détachement des affaires temporelles dans lesquelles elles se sont trop longtemps immiscées au détriment de leur mission propre, les cultures dites *nationales* où des hommes tentent de porter leur pensée à la parole dans des langues spécifiques n'ont de salut qu'en détachant leur *esprit* et leurs œuvres de toute patrie trop réelle, c'est-à-dire dûment étatisée (où la culture se trouve maintenue en tutelle par l'État et utilisée par celui-ci à ses fins propres, quoi qu'il en soit des *créateurs*). Comme il a fallu lutter pour extraire l'Église de l'État, dans son propre intérêt, une lutte est à mener et se trouve en cours, si l'on sait se rendre attentif à toutes les voix dites dissidentes qui parviennent à se faire entendre, pour extraire la culture de l'État.

L'universalité de l'avenir, préfigurée par les Kafka, les Beckett, les Gombrowicz et, bien avant eux, les Héraclite et les Lao-tseu (dont la parole, toujours aussi neuve, s'entend encore maintenant), pour ne citer que ces quelques exemples, est de toutes les époques, de tous les continents, de tous les pays, dont c'est la grandeur de notre époque que de nous les rendre accessibles à l'échelle mondiale. Ni l'Occident (comme on l'a trop longtemps cru : après tout, Lao-tseu est-il moins grand qu'Héraclite, et Confucius moins grand que Socrate, auxquels ils se comparent ?) ni l'Orient n'en ont le monopole. Elle éclot en des œuvres qui transcendent et ébranlent les collectivités, à travers des individus et des œuvres qui traversent les langues, afin d'en inventer une nouvelle, qui

s'appellerait la Parole, pourtant plus ancienne que toutes, qui soit celle de l'homme tout simplement, de cet être vivant, pensant, parlant, qui cherche à dire ce qui est. Le pays de la Parole, seul pays vraiment humain, existe déjà. Cependant, la réalité actuelle du monde, si on sait la lire, signifie qu'il est appelé à s'élargir, et plus d'individus que jamais, originaires de partout, sont appelés à le peupler et à y vivre. N'est-ce pas ce que déjà André Malraux approchait à travers ce qu'il appelait le « musée imaginaire de la sculpture mondiale » ?